
Le virage des années 50 : du rail au nucléaire, voyage de rencontres

Francis BARBE

L'arithmétique cartésienne ne cadre pas toujours avec les orientations et changements de la vie sociale. Pour les Ardéchois nés avant ou pendant la guerre, ces notions d'années 50 et des 30 glorieuses seront différentes selon les cas. En ce qui me concerne, j'ai mes propres repères pour les 30 glorieuses, que je situe entre 1960 et 1990. Mais....

Les années 50 ? Ah oui ! La société sortait juste d'une époque de privations. Les tickets de rationnement avaient été supprimés l'année précédente en 1949, où je rentrais en 6^e. Ces années du milieu du XX^e siècle vont donc concerner ma scolarité, de quatre années dans le premier cycle et, en suivant une formation technique, de trois ans, qui débouchera sur l'entrée dans la vie active.

En évoquant ces souvenirs vécus, je m'aperçois que toute une frange de la vie économique et sociale a changé, voire disparu, pendant cette période, au Teil, cité ouvrière et grand centre SNCF, qui vivait de deux industries, du chemin de fer et de la fabrication des chaux et ciments. Des cités abritaient ce monde ouvrier au nord et au sud de la ville, établie toute en longueur au bord du fleuve roi, le Rhône, et de part et d'autre de la nationale 86.

Au nord de la petite ville de 7 000 habitants, étaient le « Village en bois » et les bâtiments en dur de la SNCF construits en 1920 ; au centre, la cité Saint-Augustin où habitait le personnel de maîtrise des établissements Lafarge, et tout au sud le quartier de la Violette, lieu de séjour des ouvriers de la carrière, issus de l'immigration italienne, et enfin la cité Lafarge située en plein cœur de l'usine.

Eloignés les uns des autres, ces groupements humains, interféraient peu entre eux, chacun avait ses occupations et ses loisirs propres. Lafarge, son équipe

de foot et son patronage, la SNCF, son centre aéré et sportif et ses activités culturelles. Chaque quartier avait son église, et ses écoles, mais les enfants des ouvriers d'origine italienne étaient peu nombreux à continuer dans le second cycle. Dans mes classes de 4^e et de 3^e il n'y en avait aucun. Tous les quartiers du Teil, Mélas, la Croix-Rouge, Frayol, la Violette, le Village en bois avaient leur fête votive, à l'exemple des fêtes votives de village, avec manèges, bals populaires, concours de boules de pétanque et de la grosse boule lyonnaise, en plus de la grande fête du 14 juillet sur la place des Sablons, ombragée de ses nombreux platanes, aujourd'hui malheureusement disparus.

La place de l'église était l'archétype de la société. L'église trônait au sud, sur la largeur de la place, face au boulevard qui la reliait à la place des Sablons. Sur toute une longueur, à l'est, l'école laïque de la République, immense bâtiment, parfaitement symétrique, côté filles et côté garçons, avec devant la façade des garçons, le monument aux morts érigé en 1921 pour commémorer l'abattage humain de 14-18. Pour compenser cette laïcité triomphante, sur l'autre longueur, il y avait le patronage avec son local et un petit espace récréatif et un seul café, le « Café du Progrès » tenu par Mme et Monsieur Cavard, café qui pouvait par moments, au hasard des rencontres, réunir lui, quelques éléments antagonistes. Au nord, sur l'autre largeur, il y avait la mairie et la poste. Cette place était le cœur de la ville. Elle l'est encore, bien qu'aménagée maintenant en fonction du trafic routier. Le bâtiment scolaire n'est plus symétrique, l'aile des garçons a été surélevée en 1951-52 et j'ai inauguré avec mes camarades, dans cet agrandissement, une nouvelle classe, en 3^e. Le monument aux morts a migré au sud à côté de l'église où une nouvelle poste a été construite. D'ailleurs, la structure de la ville a beaucoup changé depuis soixante ans. Une

très longue déviation le long du Rhône apaisé, a éloigné de la grande route, nationale 86, qui telle un couloir sombre de 3 km, allant du château de Joviac jusqu'à l'usine Lafarge, voyait se croiser avec difficulté des véhicules, de plus en plus gros, des camions, puis des camions avec remorques, puis des monstres de semi-remorques. La circulation et la pollution y atteignaient des valeurs maximales.

Au début de ces années 50, la ville avait pour maire un communiste, Joseph Thibon, qui sera réélu plusieurs fois. C'était un cheminot, qui fut interné à Chabanet, après une rafle de trois jours en mai 1940, avec Elie Reynier et Célestin Freinet par le ministre de l'Intérieur de la IIIe République Georges Mandel. Elie Reynier, dans son courrier d'interné (1), manifeste une profonde estime pour cet ouvrier, homme engagé, mais ouvert à la réflexion. Revenus de Portes-lès-Valence en 1945, après une année 1944 pleine de dangers (2), nous habitons tout près de la mairie, sur le boulevard national (3), et je rencontrais souvent Mr Thibon, qui se déplaçait toujours à pied. Le maire, brave homme, à l'allure d'un grand-père paisible, n'avait rien d'un Staliniens. C'est peut-être pour cela qu'il recevra un blâme du PC, en 1953, ce qui l'amènera à démissionner de sa charge municipale.

Sur le plan de l'enseignement, entre l'école publique laïque que j'ai fréquentée, et celle d'aujourd'hui, il y a un monde de différences et là aussi un virage a été pris. Je ne vais pas philosopher sur le bien-fondé ou non des diverses réformes mais citer des faits. A la fin des années 40, j'étais en avance d'une année dans ma scolarité en CM2 et classé dans les cinq premiers de la classe. La 6^e à ce moment-là était mixte et normalement j'aurais dû être présenté à l'examen d'entrée en 6^e. Mais probablement pour éviter d'avoir à gérer deux classes de 6^e, filles et garçons séparés, on a freiné les candidatures et on m'a fait redoubler en arguant que je n'étais pas assez mûr. Mes parents acceptèrent cette décision sans broncher faisant entièrement confiance aux enseignants. Cette décision serait-elle acceptée de la même manière aujourd'hui ?

La classe du certificat d'études était dirigée par Julien Grégoire. Le maître (c'est par ce terme qu'on désignait l'instituteur) était l'héritier des méthodes des « hussards de la République », et il ne cachait pas ses convictions communistes. La suprême prédiction faite par Julien à un garçon qui ne travaillait pas, était : « *Tu iras casser les cailloux, à Lafarge, à coups de masse !* ». Je connaissais bien Julien, car nous étions

voisins pendant la guerre, plus précisément notre logement était au-dessus du sien, dans un immeuble situé face à l'école et nous passions souvent des soirées de convivialité les uns chez les autres, et une même sensibilité politique et sociale unissait l'instituteur et mon père (4), ouvrier de la SNCF.

Je n'irai pas dans sa classe qui préparait au certificat d'études, car après ma deuxième année en CM2, toute de farniente, je vais me retrouver en 6^e en 1949 et 1950, après avoir concouru à Privas à l'examen d'entrée en sixième qui servait aussi d'examen pour avoir une bourse d'études, ce que j'obtiendrai. Un souvenir me reste de cette classe de 6^e. Au printemps 1950, tout le cours complémentaire de la 6^e à la 3^e, profs compris, était allé visiter le chantier de creusement du canal du Rhône, depuis Saint-Montan jusqu'à Bollène. J'avais été impressionné par l'énorme cratère de ce qui sera l'usine hydro-électrique Blondel. Les énormes *scrap-pers* américains aux roues de plus de 2 mètres de haut, qui en tapissaient le fond, paraissaient de minuscules fourmis industrielles. D'innombrables villes champignons faites de chalets vont s'établir sur les bords du Rhône. On peut encore les voir, bien aménagées, à Meyssie et Saint-Montan.

Quelques années plus tard, je visiterai Génissiat et d'autres centrales électriques de toutes sortes. Cette digression me fait dire que les 30 glorieuses ont peut-être bien commencé en 1950, et être 40 au lieu des 30 admises.

En 5^e, suite à la loi de l'enseignement obligatoire, jusqu'à 16 ans, vont se retrouver dans cette classe, sans passer par la 6^e, les élèves de la classe du certificat dont il fallait bien faire quelque chose, qu'ils aient obtenu ou non le certificat d'études. Pour ces garçons, absolument réfractaires à la continuation des études, et qui aspiraient à l'entrée dans la vie active, cette année supplémentaire était mal vécue et les professeurs du CEG (5) en faisaient les frais, et quelques incidents débouchèrent sur des exclusions temporaires. N'aurait-il pas été plus intéressant pour eux d'aiguiller ces garçons vers un apprentissage chez des artisans comme cela se faisait avant.

Bien des années plus tard, en vacances dans la Haute-Ardèche, j'allais en compagnie de Julien Grégoire, très souvent, à la recherche de champignons. Nous devisions de tout et de rien, quand un jour, il me demanda pourquoi je n'avais pas suivi la voie royale qui menait à l'Ecole normale, ce que tous mes professeurs envisageaient pour moi. Je lui répondis que si j'avais choisi

1. Voir *Cahiers de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent*, n° 61-1 et 61-2.

2. Voir récit de cette période dans *Etudes Drômoises* n°32.

3. Ce boulevard national était aussi appelé « le Quai », car il était le quai de l'ancien port sur le Rhône, aux siècles précédents quand le Rhône, côtoyait les contreforts montagneux de l'Ardèche. On trouve encore des anneaux d'amarrage dans certains rez-de-chaussée des maisons. Ce boulevard sera baptisé Stalingrad à la Libération par la municipalité communiste.

4. Mon père ne rentrera au PLM qu'en 1937, en vertu et grâce à la loi de la semaine de 40 heures. En 1936, ouvrier menuisier-charpentier dans l'entreprise du BTP Sabatier, il sera mis à pied quinze jours pour avoir été piquet de grève, puis sera réintégré, mais comme manœuvre, pour servir des ouvriers italiens travaillant à la tâche. En 1938, les divers réseaux de chemins de fer seront réunis dans la Société Nationale des Chemins de Fer.

5. Centre d'Enseignement Général du second cycle.



l'enseignement technique, c'était d'abord parce que j'avais conscience que mon père, ouvrier, n'avait pas les moyens de payer mes études secondaires et ainsi préféré une école technique de la SNCF, pratiquement gratuite si ce n'était le prix du trousseau. Je dis aussi au vieil instituteur, que lorsque nous étions voisins et habitons en face de l'école laïque, que la largeur seulement, de la place des écoles, séparait de notre fenêtre, les trois grandes baies de sa classe du certificat, fenêtres grandes ouvertes en mai juin, je l'avais tellement entendu hurler sur les cancrs de sa classe que, le passage de la maternelle au primaire me donnait une « trouille » d'appréhension. Par la suite, la vocation d'instituteur m'a fui et la profession ne me tentait pas.

Julien Grégoire m'a donné alors une bonne réponse à sa méthode de talochage en règle et de coups de baguette sur les mains, mérités. *« Pourtant Francis, je suis assez fier, moi qui n'ai pas préparé ces garçons aux grandes écoles, de voir certains de ces cancrs devenus des exemples de réussite. Pour ne parler que de ceux de ton âge, que tu as connus, l'un issu de l'immigration arménienne est aujourd'hui à la tête d'une grosse entreprise qui lui appartient, un autre, bon footballeur régional est directeur de l'usine Copasac, filiale de Lafarge, un autre qui est ton cousin je crois, possède un grand garage automobile. Ma méthode de la baffe méritée calmait les débordements et remettait en place les barrières à ne pas dépasser. Et aucun n'allait se plaindre à ses parents, sinon pour avoir une punition encore plus dure ».*

Pour nous, orientés vers le second cycle, l'examen du certificat d'études n'était pas occulté, et nous y étions présentés, sans préparation spéciale, en 5^e ou 4^e selon les cas. Je me souviens malgré un 0 dans l'épreuve de chant, d'avoir été classé troisième du canton et d'y avoir gagné un livret de caisse d'épargne crédit

de 10 F. Ce zéro en chant était le résultat d'un fou rire inextinguible et réciproque avec un autre cousin, candidat lui aussi.

En classes de 6^e et 5^e, nous avions un cours d'instruction civique et je me souviens que le professeur avait fait un aparté sur les vices qui plombaient les familles : l'alcool et le jeu d'argent. Lorsque nous allions acheter les BD de l'époque, *Spirou*, *Mickey* ou autres chez le buraliste Plonquet de la rue de la République, il n'y avait sur le comptoir qu'une seule loterie, *La Dette*, créée vers 1932, pour venir en aide aux grands blessés de la face et autres victimes, infirmes à jamais, en raison de leurs terribles blessures reçues dans la guerre épouvantable de 14-18. Les fameux dixièmes, de la série, *Les gueules cassées*, étaient bien en vue et les plus vendus par les buralistes.

Aujourd'hui, quand je vais, chaque jour, acheter mes journaux, je dois faire une longue queue, car devant moi, une colonne de citoyens vient jouer à un des nombreux jeux de hasard. La banque des jeux d'argent et de hasard du buraliste compte trente loteries, oui trente. On a même créé un organisme pour cela, une institution, *La Française des jeux*. Si je me réfère à mon professeur de 6^e, on a donc institué *La Française du vice*. Je me dis que l'espoir en la chance a remplacé l'espoir dans la prière. La femme, l'homme d'aujourd'hui, auraient-ils perdu leur confiance en eux, confiance en leur force, leur courage, leurs initiatives, pour s'en remettre à quelque aléatoire destin, appelé Providence ?

Le souvenir des classes de 4^e et 3^e restera important dans ma mémoire car ce furent des classes mixtes, qui nous mettaient filles et garçons, jeunes adolescents, au contact de l'autre sexe. Premiers émois, premiers rêves, qui confirmaient la différence de maturité des deux



Tout l'effectif garçons du cours complémentaire de la 6^e à la 3^e, début 1953

A droite le directeur M. Rémy Nicolas, avec Mme Vernet professeur de sciences. A côté du directeur, au deuxième rang du haut, Maurice Chamontin. A gauche de la photo, Mlle Gaillard, professeur d'anglais et M. Camille Armand, professeur de français. Manquent sur la photo, Mme Bernard professeur de français en 4^e et 3^e et son mari Paul Bernard professeur de mathématiques en 4^e et 3^e. Francis Barbe, écharpe blanche est le 6e de la rangée du haut

sexes. En 3^e, le nouveau directeur M. Rémy Nicolas, exigeait de nous une tenue ultra correcte avec pantalon long. Je me souviens que le printemps venu et la chaleur avec, les neuf garçons de la classe, avions convenu de venir en short. Les jeunes filles arboraient des jupettes au-dessous des genoux et de jolis décolletés liés au changement de saison. Quand Monsieur le directeur entra en classe, et que nous nous levâmes pour l'accueillir, la différence entre nos tenues d'estivants et la sienne très collet monté, costume sombre, chemise blanche au col amidonné et fermé par une cravate sombre, la différence dis-je, provoqua chez lui une montée d'adrénaline et son visage vira au rouge, couleur qui contrastait avec sa belle chevelure blanche. Nous subîmes un véhément et court discours, qui nous enjoignit de retourner chez nous, pour changer nos shorts pour des pantalons longs, et cela dans un délai d'une demi-heure. Tous les garçons n'habitaient pas aux alentours de l'école, et nous fîmes ce jour-là, une séance d'éducation physique supplémentaire. Quand nous revînmes les uns après les autres, nous fûmes accueillis par une vingtaine de sourires féminins, qui nous mirent mal à l'aise. Je dois dire que Monsieur le directeur, notre professeur de physique et chimie, savait jouer de la présen-

ce des filles pour malmener les pauvres garçons à qui il faisait quelque remontrance ; c'était toujours assez théâtral, et j'en ai fait l'expérience à mes dépens lorsque j'ai présenté les concours des écoles techniques, car j'avais oublié d'en référer à mes professeurs et à mon directeur. Et mon nom en majuscules de 20 cm de hauteur était placardé au tableau, à mon retour en classe, et j'eus droit à une séance de culpabilité.

On peut imaginer à soixante ans de distance, le degré de réaction de notre directeur dans la société d'aujourd'hui, devant un élève porteur d'un *percing* ou d'un tatouage !

Onze ans plus tard, M. Nicolas, mon ancien directeur, devenu maire-adjoint à Montélimar, célèbrera mon mariage civil, sans me reconnaître, je crois ; il faut dire qu'il n'avait été que quelques mois mon professeur et directeur.

Pendant ces quatre années du second cycle, j'ai été le voisin de bureau d'un surdoué, Maurice Chamontin (6) qui avait sauté deux classes, passé le BEPC à 13 ans, continué à l'École normale de Privas pour terminer à Normale Sup. L'intelligence de ce garçon m'a stupéfié.

6. Auteur d'un livre remarquable sur la Littérature médiévale, paru en novembre 2011, aux éditions du Chassel.

A cette époque, l'examen du BEPC avait lieu à Privas, où nous passions deux jours en étant logés à l'hôtel, pour y subir l'écrit et nous revenions une journée pour l'oral. Le commerce local devait s'y retrouver car les hôtels affichaient complet. Un de mes camarades de classe, Yves Guillermond sera obligé de coucher dans une grande baignoire de salle de bains.

L'année 1953 m'apportait la réussite au BEPC et la réussite aux concours d'entrée des écoles de la SNCF et de l'EDF. J'étais le seul du cours complémentaire, parmi plusieurs candidats, à avoir réussi et de plus aux deux concours. Il me restait à choisir entre ces deux écoles, l'une qui préparait une formation du niveau de conducteur électricien en trois ans, et l'autre à une formation équivalente en deux ans. Si j'optais pour l'école de la SNCF et ses trois ans d'étude, le milieu cheminot de mon enfance devait y être pour quelque chose. Mais elle était d'autre part beaucoup moins onéreuse que l'école EDF et dispensait mes parents de frais à une époque où ils se lançaient dans la construction d'une maison, dans un petit lotissement mutualiste de cheminots, qui s'appellera « Les Castors ». Après le Village en bois, et ses quinze chalets, Les Castors seront encore douze pavillons dans un lotissement où douze cheminots, en se groupant et mutualisant leurs achats et leurs frais, entraient tout à fait dans l'esprit de l'après-guerre, celui des nationalisations, des coopératives d'achat, de la culture et des loisirs populaires dont les fameux jardins ouvriers des bords du Rhône faisaient partie. La salle des fêtes du Teil s'appelait « La Maison du peuple ». Ancienne fabrique où des générations de travailleurs avaient œuvré, elle était devenue en 1937 un lieu de culture. Il s'y tenait des manifestations politiques et sociales mais aussi s'y donnaient des pièces de théâtre et des bals d'associations. Le monde du rail, je devrais dire la famille du chemin de fer, était très fraternelle, il y avait un esprit de corps qui ne se retrouve plus aujourd'hui dans les entreprises privées. Cet esprit maison, je vais le retrouver à l'école technique, du service électrique et de la signalisation de Santenay-les-Bains, en Bourgogne. Directeur et professeurs, du haut en bas de la hiérarchie, étaient cheminots, et inculquaient à trois promotions de trente élèves, les bases techniques sans oublier les bases morales, car nous n'étions que des jeunes gens de 16 ans, qui, à 19 ans, devenus hommes, allaient se retrouver lancés dans la vie active. Dans la salle du cercle, salle de détente où nous pouvions lire ou jouer aux cartes, la maxime de Maurice Maeterlinck dans un grand cadre, sur fond de velours vert, en lettres de bronze doré, disait : « *La liberté de chacun s'arrête où commence celle des autres* ». Comme cette maxime me paraît désuète, aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après, dans notre société égoïste.

C'est pendant ces trois années qu'il me sera donné de croiser Roger Ferlet et Henri Vincenot, cadres supérieurs de la SNCF, l'un directeur et l'autre journaliste de *La Vie du rail*, journal national des cheminots à l'égal du *Pèlerin* pour les catholiques.

Le directeur des études et de la formation SNCF, des régions Sud-Est et Méditerranée, M. Chatelard, ca-

dre supérieur, tenait aussi à donner aux élèves apprentis des connaissances culturelles. L'école avait une chorale et on y développait des activités théâtrales. Cette activité n'était pas sans avoir une relation avec le bâtiment dans lequel l'école était installée. Nous étions dans un magnifique château entouré d'un grand parc, propriété qui avait appartenu à la famille de Jean-Louis Barrault, mari de Madeleine Renaud, tous deux acteurs de renom, à cette époque, du théâtre et du cinéma. Chaque année pour la fête de l'école une grande manifestation réunissait toutes les personnalités locales et régionales ainsi que tous les cadres supérieurs du siège parisien, pour assister à deux pièces de théâtre. Roger Ferlet directeur de *La vie du rail*, qui possédait une grande maison de vacances dans l'Ardèche, Le Mas de la Vignasse, et Henri Vincenot, journaliste et romancier à ses débuts, y assistaient chaque année ; leurs noms étaient cités, mais n'évoquaient rien pour moi à cette époque. Je ne connaissais de Vincenot que ses qualités de peintre, car quatre grandes fresques qui représentaient les quatre saisons en Bourgogne ornaient les quatre coins de la grande salle à manger du château qui servait aussi de salle de réunion ou de théâtre. Ces fresques d'une hauteur de 3 m sur 2 m de large, étaient magnifiques. En 1991, lors d'une visite de l'école, devenue maison de retraite de la SNCF, mes camarades et moi, avons constaté qu'il ne restait plus qu'une seule de ces peintures, installée maintenant dans un grand hall.

Bien des années plus tard, en 2003, j'ai eu à organiser dans l'Ardèche la réunion de notre promotion, pour le cinquantenaire de notre première rencontre à l'école. Pendant trois jours, j'ai servi de guide à mes camarades. Nous étions logés à la maison de vacances de Vogüé, et entre autres, nous prîmes un repas sur un quai de gare désaffectée, devenue restaurant, ce qui était un clin d'œil à notre passé cheminot et nous visitâmes la maison de Roger Ferlet devenu Musée du mas de la Vignasse. Ce fut un moment de mémoire car dans la salle à manger, au fond à droite, sur un mur, est accroché le portrait de Roger Ferlet, peint par Henri Vincenot, qui a dû séjourner souvent, dans ces lieux. La contemplation de ce portrait rappela à mes camarades beaucoup de souvenirs sur les fêtes de l'école. Au cours de la visite, la guide, Mlle Tourre, à qui je demandais s'il restait quelque part des œuvres de Roger Ferlet, m'indiquait que dans la cave, se trouvaient plein de cartons d'invendus. A ma question de savoir s'ils étaient à vendre, elle me guida vers une cave obscure, où je pus découvrir des livres que je recherchais depuis longtemps, et pour quelques euros, enrichir ma bibliothèque, avec la magnifique édition du *Vivarais d'antan*, *La trilogie vivaraise*, *De la soie dans les veines* et le recueil de nouvelles, *Dans l'attente du train*.

Le train va me permettre de faire une transition vers l'autorail. Tous les mois, je revenais au moins une fois dans ma famille au Teil pour un séjour très bref car parti le samedi en fin d'après-midi, j'arrivais au Teil vers 20 heures avec l'autorail, parti de Lyon, pour repartir le lendemain dimanche à 16 heures de la gare de Montélimar. Un voyage aller-retour très lent avec des

trains omnibus qui s'arrêtaient dans toutes les gares. Le samedi 3 juillet 1954, je devais normalement venir au Teil et j'en avais averti deux camarades d'enfance, Jean Roustant et Jean Allier, qui m'attendirent à la gare ce samedi soir. L'autorail eut un retard de plus en plus grand qui s'expliqua quelque temps après par l'accident ferroviaire de Chateaubourg, village rhodanien du nord Ardèche. La rumeur, comme une traînée de poudre, se répandit : j'étais au nombre des passagers, voire des victimes. Des personnes, entre autres Mme Bernard, directrice de l'école des filles et mon professeur de Français de 4^e et 3^e, vinrent aux nouvelles chez mes parents, qui s'alarmèrent, et sans attendre téléphonèrent à l'école, pour savoir si j'avais eu la permission de m'absenter de l'école. Comme dans l'armée, nous remplissions un formulaire de permission, dont le double signé du directeur était fixé sur un grand tableau ou figuraient tous les noms des élèves. Après avoir consulté le tableau, le directeur répondit à mes parents que ma permission avait été annulée le vendredi soir et que j'étais collé tout le week-end. Je ne sais, quelle bêtise, certainement peu grave, le mur probablement en cette fin d'année scolaire, j'avais bien pu commettre, pour mériter cette colle. La discipline était très stricte et les surveillants impitoyables ; la note de discipline rentrait dans le calcul de la note générale avec un coefficient 4, un des plus élevés. Mes parents, ce jour-là, ont dû louer mon indiscipline, qui m'avait évité d'être dans l'autorail.

Cet accident fit plusieurs victimes, dont Hector Magnet (7), l'épicier de mon enfance dont le magasin d'alimentation coopérative se situait à 25 mètres de notre cage d'escalier. Je me souviendrai toujours de ce gentil monsieur et de son épouse, petite et mince, chez qui j'allais acheter des friandises et des boîtes de coco. Hector Magnet, dans mon souvenir, n'était pas très grand, soigné, même avec sa blouse grise, et toujours coiffé d'une belle casquette. Il était par ailleurs le président du Coq Teillois la société de boule lyonnaise. Pendant et après la guerre, je ne pouvais imaginer alors, que cet homme si gentil, avait été révoqué du PLM pour faits de syndicalisme, puis réintégré après le front populaire.

Décidément, le chemin de fer, aura apporté bien des ennuis à ce brave homme et surtout le pire avec sa vie interrompue à 74 ans.

Pour en terminer avec l'école de Santenay, je dirais que le sport était au premier plan, des préoccupations SNCF et que les équipes d'athlétisme et de basket de l'école étaient connues dans toute la Bourgogne. Avec mes coéquipiers de l'équipe de basket, nous serons champions juniors de Saône-et-Loire et de Bourgogne en 1955. Ces écoles, SNCF et EDF, du niveau de l'enseignement électro-technique de conducteur électricien, ont été fermées, comme les Ecoles normales ensuite. La dernière promotion, 67-70, était la 24^{ème}, à

y avoir beaucoup appris, et avec elle, l'esprit maison a disparu.

Le cours des événements verra les communications ferroviaires se déliter à partir de la fin de ces années 50. Les petites lignes de l'intérieur, sur les rives gauche et droite de la vallée du Rhône, vont disparaître dans un premier temps ; ensuite, ce sera, le trafic voyageurs, sur la ligne principale Lyon - Nîmes et l'Ardèche est aujourd'hui le seul département français à ne pas être desservi par le trafic voyageurs et à ne plus avoir de chef de gare.

En 1955, parallèlement, va se créer le centre de Marcoule, premier site atomique de la vallée du Rhône, suivi de celui de Pierrelatte, puis des centrales énergétiques EDF du Tricastin et de Cruas.

Après quelques péripéties professionnelles, je vais continuer mon parcours professionnel en étant embauché par le CEA (8), en janvier 1960, sur le réacteur G3 du centre de Marcoule. Je vais ainsi participer à la mutation industrielle des années 50. Je ne peux pas dire que je suis allé vers le nucléaire par conviction, mais plutôt par le fait de circonstances diverses.

Comme dit la chanson de Trenet « *Que reste-t-il des jours heureux de notre enfance... ?* », jours difficiles ajouterais-je, car je rappellerai que les cartes et tickets de rationnement de la guerre n'ont disparu qu'en 1949, à la veille de ces années 50.

Aujourd'hui, au Teil, les deux grandes zones de triage de la SNCF, à la multitude de rails parallèles, ont été déferées, et on leur a cherché et trouvé de nouvelles fonctions. A Lafarge, la cité ouvrière est bien triste et presque inhabitée. Il n'y a pas beaucoup d'activité. La maternité Lafarge, où mon frère avait vu le jour en 1946, située entre la voie ferrée et la route nationale, anciennement RN 86, à la sortie du tunnel, a été rasée. Même la nationale a changé de numéro. L'ancienne gendarmerie a migré du quartier de la Croix-Rouge, vers le nord extrême de la ville, tout près du château de Joviac.

Aujourd'hui, des camarades de ma génération, dont Maurice Cadenet, nostalgiques des petites fêtes votives de quartier, au temps de leur jeunesse, ont relancé, le souvenir du Village en bois. Chaque année ils organisent une réunion pour échanger leurs souvenirs et raviver les couleurs de l'ancien temps. Des CD ont été élaborés à partir de documents anciens, par les cartes postales et photos d'époque. La mémoire du souvenir, du temps enfui se perpétue, à l'exemple des ouvrages de bibliothèque.

Il faut dire grand merci pour ces initiatives, à tous ces mémorialistes mais le cours du temps ne changera jamais de direction. Ne nous reste donc que la nostalgie du passé !

7. Voir biographie d'Hector Magnet dans le Maitron livre 4. Voir aussi *Cahier de Mémoire d'Ardèche et Temps Présent* n°89, page 37, article de Pierre Bonnaud.

8. CEA : Commissariat à l'Énergie Atomique.